



Gilles
Gérardin

**JULIEN,
LE BIENFAITEUR**

● Roman
EYROLLES

Julien, la quarantaine, marié, père de famille, est au chômage depuis plus d'un an. Au fil des jours, l'espoir de retrouver un emploi s'amenuise et le trou de ses dettes se creuse. Prenant conscience de l'inutilité de son existence, il décide d'y mettre fin. Mais au moment de passer à l'acte, il découvre que les assurances indemnisent beaucoup mieux le décès accidentel qu'un banal suicide. Julien entreprend donc d'organiser sa mort « accidentelle ».

Ne reste plus qu'à régler quelques petits détails, le choix du cimetière et celui du moyen le plus efficace de passer de vie à trépas. Plus les préparatifs avancent, plus l'échéance fatale se rapproche, plus Julien hésite. Il n'est pas si facile de se résoudre à sa propre mort.

La nouvelle de son généreux sacrifice s'ébruite. L'entourage se ligue alors pour l'aider à accomplir le destin exemplaire qu'il s'est choisi : devenir « le Bienfaiteur », ce héros des temps modernes prêt à offrir sa vie pour sauver sa famille.

Gilles Gérardin est comédien et scénariste. Julien, le Bienfaiteur est son premier roman.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

**Julien,
le Bienfaiteur**

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe: Soazig Le Bail

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-57126-4
Composé par Soft Office

GILLES GÉRARDIN

Julien, le Bienfaiteur

● Roman
EYROLLES

À Oizo
«Mon petit tout»

Première partie
La vie avant la mort

1

Julien

Tous les dimanches, depuis que je suis mort, je vais me recueillir sur ma tombe. Durant les longues semaines précédant mes obsèques, j'ai eu tout le loisir de choisir avec soin son emplacement. Une esplanade dégagée, derrière les ruines d'une ancienne chapelle, l'endroit le moins peuplé du cimetière.

Comme bien des gens, j'apprécie la compagnie mais je déteste la promiscuité.

Orientée au sud, elle est protégée des ardeurs du grand soleil d'été par un magnolia vigoureux qui s'épanouit au-dessus d'elle. L'allée gravillonnée en pente légère qui monte jusqu'à elle est bordée d'ifs et d'acacias dont les racines s'enfoncent au plus profond des sépultures.

En pénétrant dans ces lieux la première fois, j'ai su d'instinct que c'était ici que je voulais être inhumé. Un cimetière discret, protégé des regards par les hauts murs de l'église Sainte-Clothilde surmontés d'un alignement de gargouilles narquoises. On y accède par un portail en chêne vermoulu, noirci, apparemment sur le point de s'effondrer mais capable en vérité de défier l'éternité.

En plein centre-ville et par conséquent facile d'accès, il met à la disposition des visiteurs tous les ustensiles utiles à l'entretien des tombes. Arrosoirs en métal luisant, brouettes de jardinier, râteaux, sarcloirs et binettes. Dans cet enclos, le

grondement sourd de la circulation n'entre qu'avec respect. Courbant l'échine, il se faufile entre les tombes, aussi léger que le clapotis d'une fontaine.

Plus le temps passe et plus j'apprécie d'être enterré ici. Je m'y sens comme chez moi, un prince en exil, le roi déchu d'un pays imaginaire régnant en maître sur un peuple de spectres. Bien plus qu'un simple cimetière, cet endroit a pour moi la majesté d'un sanctuaire. Il est à ma mesure, celle du martyr que j'ai choisi d'être, Christ ressuscité offrant sa vie en sacrifice pour le salut des autres.

Mon seul regret, c'est de ne pouvoir partager avec personne le bonheur d'être ici, sur mes terres, lisant et relisant le cœur gonflé d'orgueil l'épithaphe en lettres d'or gravée dans la pierre :

*Ici repose
Julien Lebranchu
«Le Bienfaiteur»
1975 – 2017*

2

Julien

CERTAINES personnes se souviennent très longtemps, parfois leur vie durant, de la date à laquelle elles ont arrêté de fumer. Moi, celle que je n'oublierai jamais, c'est le jour où j'ai décidé de me donner la mort. Une date facile à retenir puisqu'elle est celle de l'anniversaire de notre fille cadette, Charlotte. Céline, mon épouse, avait confectionné pour elle un clafoutis aux griottes sur lequel j'avais moi-même planté les douze bougies de ses douze ans.

L'année dernière, pour la même occasion, nous avions commandé au célèbre pâtissier Cornali son gâteau spécial anniversaire, une génoise moelleuse et sa mousse au citron recouverte d'une pâte à sucre teintée fuchsia. À l'époque, nous avions les moyens de nous offrir ce genre de fantaisie coûteuse. Nous ne les avons plus. Le clafoutis, flasque pitance à base de farine et de lait, a remplacé le « spécial anniversaire » de Cornali.

J'ai emprunté le double décimètre de Noémie, notre aînée, afin de répartir équitablement les douze bougies en trois rangées de quatre. J'aime l'ordre, l'équilibre, la symétrie. J'apprécie par-dessus tout, dans une maison, que les choses soient à leur place. Ici, la moutarde et le sel et là – et pas ailleurs – le chocolat en poudre du petit déjeuner. Céline, c'est le contraire, elle laisse traîner ses affaires n'importe où, sa trousse à couture au milieu des pots de confiture, ses clés dans le placard à chaussures. Ces

différences, jusqu'à une période récente, ne me dérangent pas. Au contraire, je me plaisais à penser qu'elles étaient une chance pour notre couple, que le tempérament bohème de mon épouse offrait un contrepoint heureux à la rigidité du mien.

Mais, depuis que mon salaire a cessé d'alimenter notre compte commun, mon caractère s'est aigri. La frustration, la fatigue et l'anxiété m'ont rendu vindicatif. Les petites contrariétés que j'accueillais avec indulgence autrefois aujourd'hui m'exaspèrent. Je ne supporte plus le laisser-aller de ma femme. Je guette ses moindres négligences. Je débarrasse d'un coup d'éponge rageur les épluchures abandonnées sur la table de la cuisine et repose avec fracas le bocal de cornichons sur l'étagère.

Je sais que j'ai tort de m'énerver contre elle. Elle n'est pas responsable de la situation difficile dans laquelle nous sommes. Le responsable, c'est moi et moi seul. Un homme est censé assurer le bien-être matériel de sa famille – c'est du moins ma façon de voir les choses, même si l'on est en droit de penser différemment – et j'ai failli à ce rôle, manqué à mon devoir.

Je ne peux rien reprocher à Céline. Au contraire. Depuis que je suis sans emploi, elle s'est comportée de façon exemplaire. Jamais une plainte, jamais la moindre allusion désagréable à notre situation financière. Et elle a fait de son mieux pour m'aider à tenir debout en me préparant de bons petits plats bien consistants à base de féculents. Mais je sens qu'elle finira par se lasser. Un jour, elle me dira : « Écoute, Julien, j'en ai marre, c'est plus possible. Je ne peux plus vivre dans l'angoisse, débrouille-toi sans moi, je te quitte. »

Et ça, je ne le supporterai pas.

J'aime ma femme. Je l'aime comme on ne peut aimer qu'une fois. J'aime sa façon de marcher, la courbe de sa nuque, son regard qui s'évade, son rire et ses silences. Sa seule présence m'émeut, elle rayonne en moi comme un soleil. Je m'émerveille à chaque instant de la trouver à mes côtés. Elle est unique, irremplaçable. Si nous nous séparions, ma vie deviendrait un désert de regrets et de boue.

Pourtant, ce moment viendra, inéluctablement.

Je ne vois pas comment y échapper. L'argent, bien sûr. Le trou de nos dettes est désormais si profond qu'il ne peut plus être comblé. Mais surtout, je n'ai plus confiance en moi. Je n'en ai jamais eu beaucoup, il est vrai, je manque globalement d'assurance. Je puise ma force dans le regard des autres. J'ai besoin de me savoir estimé pour me sentir estimable. En perdant mon travail, cette nécessaire estime de soi, je l'ai perdue. Aujourd'hui, je n'ai plus le courage de me battre. Une faille en moi s'est ouverte par où s'échappe, comme l'eau d'un bassin qui se vide, l'espoir de jours meilleurs.

Je suis à bout, « au bout du rouleau » comme on dit.

Vidé, comme un poisson de ses entrailles.

C'est pourquoi je suis allé, hier, m'acheter une corde.

Pas au Bricomarché du centre commercial des Salines à cinq minutes de la maison, mais dans une boutique d'accastillage réputée pour ses cordages en fibres naturelles, à plus d'une heure de route.

Il me fallait une corde fiable, solide et, autant que possible, biodégradable.

Car même désespéré, je me soucie du sort de la planète.

J'ai allumé les bougies sur le clafoutis.

J'ai vu des cierges autour d'un catafalque.

3

Julien

JADIS, n'ayant rien à redouter du passage du facteur, j'allais relever le courrier d'un cœur léger. Il n'était pas rare que j'y trouve des publicités pour des produits de luxe – des publicités personnalisées, à mon nom – qui, me procurant le sentiment d'appartenir aux catégories supérieures, celles des consommateurs à haut pouvoir d'achat, me remplissaient d'orgueil. Mais depuis que je suis sans emploi, les recommandés avec accusé de réception, les injonctions, commandements à payer et autres missives menaçantes ont remplacé les publicités à mon nom si bien que je n'approche plus cette foutue boîte aux lettres qu'avec la peur au ventre.

Rien de très inquiétant, pourtant, ce matin-là.

Juste une lettre, une simple lettre de la société France Gaz m'informant en termes courtois que le prélèvement de ma facture d'un montant de trois cent vingt-sept euros avait été rejeté par ma banque au motif suivant : provision insuffisante. Une nouvelle présentation sera effectuée le mois prochain, j'étais prié de veiller à ce qu'elle puisse être honorée. Au cas où j'éprouverais des difficultés passagères, je pouvais me rapprocher des services sociaux de la mairie de mon domicile afin d'envisager des solutions. Une lettre bien tournée, aux expressions soigneusement choisies pour ne pas blesser inutilement son destinataire.

Je la reçus pourtant comme une gifle.

En médecine homéopathique, on dit de certains patients qu'ils sont « aggravés par la consolation ». Ce cas était typiquement le mien. Le parfum de compassion émanant de cette lettre venait subitement d'aggraver mon état. On s'adressait à moi avec douceur, on me tendait la main, on laissait entendre que je n'étais pas totalement responsable de la situation, que bien d'autres que moi se trouvaient confrontés à de semblables difficultés, je ne devais pas perdre courage, des solutions existaient, il suffisait de le vouloir. La bienveillance absurde de ces propos sonnait à mes oreilles comme une insulte, l'expression la plus raffinée du mépris, la caresse négligente du maître à son chien. Elle me rejetait sans espoir d'en sortir dans le placard des déclassés, des faibles, des indigents au pouvoir d'achat inexistant.

Des solutions ?

Lesquelles ?

Je m'échinai depuis des mois à en trouver, des solutions. J'avais tiré toutes les sonnettes, envoyé des CV partout, harcelé les cabinets de recrutement. J'avais rampé, supplié, j'avais souri à m'en décrocher la mâchoire. Pour avoir meilleure apparence, j'avais usé des tubes entiers d'anticerne et camouflé le gris de mes tempes sous une teinture aile de corbeau. Tout ça pour rien, sinon des réponses évasives, des « on vous rappellera », des promesses sans suite.

Trois cent vingt-sept euros... Une goutte d'eau dans l'océan de nos dettes, mais le genre de goutte propre à le faire déborder. Le premier chèque refusé par ma banque. D'autres suivront, c'est inévitable. Je me suis assis sur les marches du perron, la lettre de France Gaz à la main.

Dans mon dos, j'ai entendu des talons claquer sur les marches. Le regard charbonneux, la bouche barbouillée de rouge, le teint pâle, Noémie est passée près de moi. Le voile noir de son écharpe de soie m'a frôlé le visage.

— Tu crois p't'être que c'est en restant le cul par terre que tu vas retrouver du boulot ?

Elle a continué son chemin sans m'accorder un regard.

Je ne me suis jamais très bien entendu avec Nonotte, c'est un fait. Elle a un caractère entier, elle s'emporte facilement. Petite, elle pouvait pleurer pendant des heures sans raison. En grandissant, elle a cessé de pleurer mais je n'ai jamais réussi à établir avec elle des relations normales comme celles qui devraient spontanément exister entre un père et sa fille. Méfiance et froideur. Pourtant, je ne l'ai pas élevée différemment de Charlotte. J'ai témoigné autant d'affection à l'une qu'à l'autre. Mais, j'ignore pourquoi, entre Nonotte et moi la tendresse n'a jamais été au rendez-vous. Pourtant, le choc était rude. J'avais appris à supporter sa froideur, je n'étais pas préparé à endurer son mépris.

Quant à Céline...

De sa part, je dois m'attendre à endurer bien plus que du mépris : de la haine. Quand elle apprendra de quelle manière je l'ai humiliée, trahie, que pourra-t-elle éprouver d'autre sinon du dégoût et de la haine ?

J'ai hypothéqué la maison – notre maison – sans le lui dire, en imitant sa signature.

Sur le moment, j'avais cru bien faire. Répondant à une offre d'emploi des établissements Chauffeaux, j'avais été reçu par M. Martial, le directeur du personnel. Notre entretien s'était bien passé. On s'était quittés sur une franche poignée de main comme en échangeant les paysans pour sceller un accord. Pour moi, l'affaire était faite. Aussitôt, je m'étais précipité chez M. Cuche, mon chargé de clientèle à la banque Atlantique, pour, après l'avoir informé de mon embauche imminente, le prier de bien vouloir m'accorder un nouveau crédit. M. Cuche avait accepté, mais pas sans garantie. Il avait exigé une hypothèque de premier rang sur la maison. Au cas où je ne respecterais pas l'échéancier de remboursement, il pourrait ainsi la saisir sans formalités.

Céline adore sa maison. Elle s'est donnée à fond pour en faire l'écrin raffiné dont nous profitons aujourd'hui, passant des journées entières à choisir les meubles, les poignées de portes et la couleur des rideaux. Une hypothèque, je savais qu'elle

n'accepterait jamais. Mais, marié sous le régime de la communauté, j'avais besoin de sa signature. J'ai donc signé le document à sa place. Le lendemain, malgré sa franche poignée de main, M. Martial m'informait que ma candidature n'avait pas été retenue.

Demain, les huissiers peuvent venir frapper à notre porte sans préavis.

Même si on s'en sortait – je ne sais pas comment, un miracle, le loto – Céline ne me pardonnera pas. La principale qualité qu'elle me prête, la seule, peut-être, c'est l'honnêteté. Une qualité modeste et parfois encombrante, dans le monde tel qu'il est. Si même cette piètre qualité-là, je n'en suis plus digne, que reste-t-il ?

Le dégoût, la haine et le mépris.

Je suis allé au garage chercher la corde.

Elle n'était plus là. Plus là du moins où je pensais l'avoir posée, sur un coin de mon établi, au-dessous d'un alignement de forêts à béton. Je me suis assuré de sa disparition en effleurant du bout des doigts la place qu'elle aurait dû occuper, mais mes doigts m'ont dit la même chose que mes yeux : plus là. L'aurais-je mise ailleurs ? Peut-être. Il n'est pas rare qu'une dépression – surtout une dépression carabinée comme la mienne – entraîne perte de mémoire et confusion mentale. J'ai regardé ailleurs, j'ai regardé partout. En haut, en bas, derrière les pots de peinture et sous l'auge à maçon. J'ai fini par dénicher un bout de ficelle, idéal pour étrangler un nourrisson mais impropre à l'usage auquel je le destinais.

Puis Céline a crié :

— Tu peux me filer un coup de main ? Je n'y arrive pas toute seule, c'est trop lourd.

Elle parlait de sa panier à linge, pleine à ras bord de la lessive du jour. Elle avait pour habitude de faire sécher le linge, en fonction du temps, soit à l'abri au garage, soit en plein air sur la terrasse. Ce jour-là, le temps étant agréablement sec et lumineux, je me suis dirigé vers la terrasse en traînant la panier.

— Non, le tancarville est cassé, m'a dit Céline.

Effectivement, notre étendoir tout dégingué gisait en vrac contre un mur.

— Par ici...

Elle a ouvert la porte de la cuisine qui donne sur le jardin, à l'arrière de la maison. Je l'ai suivie.

Et là j'ai vu...

Ma corde de pendu, Céline l'avait utilisée comme fil à linge.

Attachée d'un côté au tronc du sycomore, le plus bel arbre de notre jardin avec sa ramure élancée et son feuillage vert sombre, de l'autre à la manivelle de l'ancien puits. Je me suis arrêté net, horrifié. Cette corde, à mes yeux, n'était pas qu'un simple assemblage de chanvre tressé mais un objet sacré, auréolé d'une haute valeur symbolique : le dernier fil qui me reliait à la vie. Son utilisation triviale par Céline me bouleversait. J'ai attendu que les battements de mon cœur se calment et l'ai aidée à suspendre le linge en supputant que, si le temps se maintenait, il serait sec dans la soirée. Je pourrais alors, après l'avoir sommairement plié et rangé dans la panière, récupérer ma corde, l'accrocher à une branche du sycomore et mettre à exécution mon projet.

Au fond, je n'étais pas à un jour près.

Sur ce, je suis monté dans mon bureau pour écrire une lettre.

Céline

J'AI fait sa connaissance à Paris. Il travaillait à mi-temps dans une librairie-papeterie, rue de la Harpe. Moi, j'étais étudiante aux Beaux-Arts, dans le même quartier. Ce jour-là, quand je suis entrée, il s'est approché avec une démarche méfiante de crabe.

— Bonjour, est-ce que je peux vous aider ?

Je lui ai répondu que je cherchais du papier à dessin qui puisse convenir au travail du pastel. Ça l'a libéré, il est devenu soudain très volubile. Quel genre de pastel travaillais-je ? Pour des pastels ou des craies tendres, le Kasaka était parfaitement indiqué, de même que le papier bouffant, plus fort et plus absorbant néanmoins que le Kasaka. Le papier Bristol convenait davantage au pastel gras. Quant au Ingres, il s'adaptait à tous les types de pastels ou fusains, mais il était nettement plus onéreux et sa résistance à la lumière était variable.

Un puits de science, j'étais éberluée. Il m'a complimentée pour le pull en cachemire jaune poussin que je portais près du corps avant de m'entraîner aux quatre coins de la boutique pour me faire apprécier la texture des différents papiers, le velouté de celui-ci, le grenu de celui-là, en dissertant longuement sur les mérites respectifs du papier marbré, du papier chiffon, du vélin ou du vergé, du papier de Chine ou du papier Japon.

Des années plus tard, il m'a avoué qu'à la seconde même où il m'avait vue, il avait su que j'étais la femme idéale, celle qui

crystallisait ses rêves, la femme de sa vie. Le genre de femme dont il est impossible de se faire une idée précise mais dont on sait au plus profond de soi qu'elle existe et que, un jour, on la rencontrera.

Je ne peux pas dire que le coup de foudre ait été réciproque. J'ai vu en lui un garçon sympathique, plutôt pas mal de sa personne, bien bâti, les traits fins, réguliers, avec une délicatesse très agréable dans ses expressions et ses manières – une délicatesse de fille – mais sûrement pas mon futur mari. Les garçons sympathiques font de bons amis, mais en tant qu'amants on est en droit de rêver mieux.

J'avais vingt ans en débarquant à Paris et ma vie, jusqu'alors, s'était limitée à Roanne et ses faubourgs. Une vie poussiéreuse. Grisaille et ennui. Mon enfance : des aubes pluvieuses sur le chemin de l'école, des parties de cache-cache dans des hangars à l'abandon jonchés de verre brisé. Mon adolescence : des virées en scooter, les boutiques du centre commercial, la caravane du Tour de France, les manèges du Luna Park.

Une vie sous l'éteignoir.

Et je n'aimais pas mes parents. Je leur en voulais de m'avoir eue sur le tard. Quand elle m'a mise au monde, ma mère frôlait la quarantaine, mon père la cinquantaine. J'avais honte de leur aspect, de leurs cheveux gris, de leurs vêtements bon marché. Mon père touchait une pension d'invalidité à cause de l'amiante. Il passait ses journées à tousser et à cracher. Ma mère travaillait pour la mairie. On la mettait là où on avait besoin d'elle, à la cantine ou au ménage dans les bureaux. Ils n'avaient que moi pour égayer leur triste existence. J'étais leur rayon de soleil, un trésor sur lequel ils veillaient comme le lait sur le feu. « Tu vas où, à quelle heure tu rentres, tu vas quand même pas sortir habillée comme ça ? » Bâillonnée, étouffée, j'oscillais entre le désespoir et la résignation. J'étais transie en pensant que ma vie pourrait ressembler à la leur. Tous les mois, le proprio venait gueuler pour avoir son loyer. J'exorcisais ma peur d'être jetée à la rue en jouant à la petite fille aux allumettes du conte d'Andersen.

Réfugiée dans ma chambre, je craquais mentalement une allumette pour réchauffer mes doigts gelés, puis une autre et une autre encore. Quand la boîte était vide, je pleurais en silence.

Aujourd'hui, l'inconfort de notre situation a ravivé en moi la mémoire des cris et des menaces de notre ancien propriétaire. Mes angoisses de petite fille ont refait surface. J'ai peur de nouveau de me retrouver à la rue. Et je ne crois plus aux contes. Les allumettes de la petite fille ont perdu le pouvoir de réchauffer mes doigts.

À seize ans, je suis sortie avec le fils du notaire pour me désennuyer. Chez lui, il y avait un nombre incroyable de tableaux, des marines, des natures mortes, des paysages, des croûtes sans valeur chinées aux puces. Je passais plus de temps à les admirer qu'au lit avec ce garçon. J'ai fini par lui avouer que je voulais être peintre. Je lui ai montré mes travaux. Il m'a dit que j'avais du talent. Quelques années plus tard, j'ai envoyé sans trop y croire un dossier d'inscription à l'école des Beaux-Arts. À ma grande surprise, j'ai été déclarée admissible. Je n'en ai parlé à personne. Ce n'est qu'après avoir passé avec succès les épreuves d'admission que j'ai annoncé la nouvelle à mes parents: «Je vais vivre à Paris, je vous quitte.»

Paris lumière, Paris tentaculaire.

La foule, les bistrots, la fête, l'insolente liberté de la jeunesse.

Étourdie, effarée, j'ai perdu pied.

Après avoir si longtemps végété, j'avais une soif inextinguible de vivre.

Je suis tombée dans les bras du premier gars qui m'a souri. Il travaillait au Paradise, un bar du Quartier latin. Indolent et musclé, hâbleur, un condensé de virilité. Tignasse de surfeur, des tatouages sur tout le corps. Moitié dandy moitié clochard. Il pratiquait le kick-boxing. Il avait l'habitude de recevoir des coups et d'en donner. Avec lui, je me sentais invulnérable. Il était mon armure dans ce Paris de tous les saints et de tous les péchés.

J'étais dingue de lui, il m'envoyait du rêve.

On passait nos journées au lit et nos nuits dans les bars. J'aimais son corps à la folie, son odeur m'enivrait. Je n'étais jamais lasse de faire l'amour avec lui, jamais. Je m'abandonnais librement à ses caprices, je consentais à tout. Il me plantait ses dents dans la nuque et j'aimais ça. Il me serrait le cou à m'étouffer, il me liait les mains et je disais « encore ». Il m'a appris la jouissance dans la souffrance, il m'a réduite à sa merci, il a fait de moi sa chose.

Il buvait des alcools forts et se droguait. J'ai fait pareil. Il avait une moto puissante, de marque anglaise. À l'aube, quand le périphérique était désert, nous le parcourions à une vitesse folle. Collée à lui, les cuisses serrées sur les vibrations de la selle, je me sentais vivre, vivre enfin. Toute la tristesse de mon enfance solitaire s'envolait.

Un jour, en riant, il m'a dit que ce serait chouette d'avoir un gosse. Je l'ai pris au mot et j'ai arrêté la pilule. J'étais enceinte de lui quand j'ai fait la connaissance de Julien.

Enceinte et désespérée.

Greg – Gregory – ne voulait plus d'enfant. C'est du moins ce que j'ai supposé car il n'a même pas eu le courage de me le dire en face. Il a disparu juste après que je lui ai annoncé qu'il allait être père.

Je ne l'ai jamais revu.

Je ne l'ai jamais revu mais j'ai gardé, dans la doublure d'un sac à main qu'il m'avait offert – en forme de tour Eiffel – une photo de lui. Sur le ring, le visage amoché, seul et les deux bras levés.

Julien m'a probablement sauvé la vie. Je broyais du noir, je jouais les funambules sur le parapet des ponts. Sa patience et sa douceur tissaient autour de moi un cocon protecteur. Nous étions deux provinciaux en exil à Paris. Un même sentiment nous liait à l'égard de cette ville bruyante et sale, un sentiment ambigu de fascination et de rejet. Nous nous installions à la terrasse des bistrotts et regardions passer les gens. Il me parlait de sa famille, de ses parents agriculteurs qui ne s'intéressaient qu'à des choses matérielles, le prix du fourrage, le tracteur qui

perdait de l'huile. Et ses copains, pareil, impossible d'avoir avec eux des conversations sérieuses. Bagnoles et foot, rien d'autre. En me parlant de lui, il me parlait de moi. La vie morne qu'il décrivait était celle que j'avais fuie. Je me voyais en lui comme le reflet d'un nuage dans une flaque. Un même fond de tristesse nous habitait. Nous étions frère et sœur dans la mélancolie.

Je l'ai suivi dans sa chambre de bonne sous les toits de la rue Mazarine. Nous nous sommes assis sur le lit, c'était le seul endroit où l'on pouvait s'asseoir. Emprunté, maladroit, il osait à peine respirer. Je me suis dévêtue. J'avais besoin d'un père pour mon enfant.

J'aurais pu avorter, bien sûr. Aux Beaux-Arts, plein de filles le faisaient. J'ai préféré garder l'enfant. Si mon tatoué revenait, je voulais pouvoir lui dire : « Tiens, voilà ton gosse. » Penser qu'il reviendrait, c'était déraisonnable. Il avait vidé l'appartement et rendu les clés au propriétaire. Mais l'amour ne se raisonne pas. Greg me manque encore. Sa force imprévisible et brutale m'a marquée à jamais.

S'il revenait...

Je préfère ne pas y penser.

Et quand Julien me fait l'amour, je le rejoins dans la doublure de mon sac à main tour Eiffel et me serre contre lui. Il me plante ses dents dans la nuque, il me fait mal et je pleure de bonheur. Julien, lui, se rendort et ronfle, satisfait de m'avoir fait jouir.

Il ne sait pas qu'il n'est pas le père biologique de Noémie. Mon intention, pourtant, était de lui dire la vérité. Il m'aimait passionnément, aveuglément. Je suis sûre qu'il aurait accepté d'élever cet enfant comme le sien. À peine, toutefois, ai-je ouvert la bouche pour lui annoncer que j'étais enceinte qu'il s'est mis à trépigner, fou de bonheur. Sans attendre la suite, il a empoigné son téléphone pour annoncer la nouvelle à ses parents : « Nous allons avoir un enfant. » Sur le coup, je n'ai pas eu le cœur d'assombrir sa joie. J'ai préféré attendre une occasion plus favorable.

Elle n'est jamais venue.